ANTONIN ARTAUD

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1977.*

Extrait de la publication

PRÉFACE DU DOCTEUR FERDIÈRE

Et voici qu'au seuil de 76 je prends enfin la décision d'ouvrir mon dossier Antonin Artaud et de le livrer à la pleine lumière. Dossier fermé le 25 mai 1946 : sur le quai de la gare d'Austerlitz, j'avais embrassé Antonin Artaud pour la dernière fois et serré quelques mains — ne rappelons pas lesquelles... A vrai dire, je l'avais entrouvert en 59 pour la préparation du numéro spécial (nos 63-64) de La Tour de Feu, *« La santé des Poètes » et, à la demande de Pierre Boujut, le truffai de quelques documents personnels. Malgré les sollicitations qui me furent ensuite adressées, je n'avais pas consenti à explorer le tiroir supérieur de mon secrétaire. Il n'y allait certainement ni de la faute de qui me sollicitait ni de la mienne! Je pense d'une manière simpliste à l'absence d' « atomes crochus ».*

Ma conduite peut prêter, bien sûr, à maints commentaires plus ou moins désobligeants et je veux bien ici en donner quelques raisons; mais que l'on n'aille pas s'imaginer que je cherche à me disculper et à rassembler des circonstances atténuantes. Je dois tout d'abord évoquer une élémentaire réaction de dégoût devant les faits et les gens qui entourèrent la déchéance et la mort du poète. De véritables meurtriers, au moment même où ils lui procuraient les poisons qui leur paraissaient indispensables, ne cessaient de me calomnier et de m'injurier, faisaient de moi un psychiatre de Grand-Guignol ou d'expressionnisme allemand, sadique et mégalomane, « cherchant à corriger » Artaud et à le convertir à des conceptions

Extrait de la publication

désuètes de la Poésie et de la Beauté. Je peux l'avouer aujourd'hui : plus d'une fois il m'est arrivé de regretter d'avoir libéré trop tôt Antonin Artaud et de n'avoir pas exigé plus de garanties au moment de sa sortie de Rodez, de n'avoir pas pris de plus sérieuses précautions dans l'organisation de la post-cure.

Je n'ignorais pas cependant la détestable réputation de la trop fameuse clinique d'Ivry! C'est ma faute, c'est ma très grande faute si Artaud est mort relativement jeune et ne nous a pas donné un plus grand nombre de chefs-d'œuvre – comme l'admirable Van Gogh. *Le diagnostic de cancer intestinal tombé un beau jour de la bouche du professeur Henri Mondor me paraît sujet à caution : au cours d'une unique consultation et à la vue de simples radiographies, n'était-il pas possible de prendre de banales scybales, comme on en voit au cours des intoxications opiacées, pour des opacités néoplasiques?*

Artaud-Ferdière, Ferdière-Artaud, agaçant accouplement, manifestation d'un bien élémentaire manichéisme : je pouvais avoir le légitime désir de ne plus entendre parler de tout cela.

Les années ont passé; il m'a été loisible de juger Mme Marie-Ange Malausséna, dans ses relations avec son frère Antonin, avec plus d'équité. Elle a bien voulu oublier les « mots » faciles que des moments d'irritation ne m'avaient pas permis de retenir et venir me serrer dans ses bras au Club du Faubourg.

Et puis est née entre Pierre Chaleix et moi une amitié qui me semble particulièrement solide et qui se double de confiance réciproque. J'ai trouvé chez Chaleix l'amour de la Poésie dans ses manifestations polymorphes de même qu'un goût pour l'Histoire fondée sur la critique attentive des documents. Association rarissime, je crois bien. Il me faut déclarer ici que, sans Chaleix, vous ne pourriez lire les pages qui vous sont offertes dans cet ouvrage.

C'est à vous de juger de leur intérêt et de leur importance. Pour ma part, en les parcourant, je retrouve à tout instant l'émotion que je ressentais chaque fois que, sur mon bureau (de directeur, s'il vous plaît) à l'hôpital psychiatrique de Rodez, je trouvais une nouvelle lettre d'Antonin Artaud. Je m'étais habitué à son écriture à la fois volontaire et raffinée; je la déchiffrais sans peine et elle m'entraînait

à des sommets, loin des banalités quotidiennes — celles-ci s'appelaient : Occupation, Résistance, lutte contre la famine et marché noir, libération... et ses suites.

Au cours d'une vie qui devient longue, j'ai rencontré un certain nombre de créateurs que je range parmi les génies ou les voyants. On comprend la place que j'accorde à Antonin Artaud.

Gaston Ferdière.

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Ce n'est pas assez de dire qu'Antonin Artaud tint une place importante dans la littérature et le théâtre de son temps. Au-delà de son œuvre, par ce que l'on connaît de ses vicissitudes et de ses comportements – ou que l'on en croit connaître –, son nom a pris la valeur d'un mythe où se rejoignent l'écrivain révolté, le révélateur d'un nouveau théâtre, le martyr des psychiatres. Il y eut aussi la légende du poète impie, bâillonné par sa sœur après sa mort (comme Rimbaud). Les treize volumes – publiés à ce jour – de ses *Œuvres complètes* sont là pour dire ce qu'il en est. Qu'importe. Un sillon singulier demeure creusé dans la sensibilité de ceux qui l'ont lu. Artaud leur apparaît comme se refusant à la hiérarchie des hommes de lettres. L'irrésistible élan d'une pensée issue des profondeurs emporte tout illusoire bonheur de la main qui tint la plume. De ce ruissellement du vécu et du senti, le langage d'Artaud tire sa force.

Mort en 1948 dans une clinique d'Ivry (non à l'Hospice, comme on l'a dit parfois), sa vie fut courte. Cinquante-deux ans n'est pas un âge pour mourir. Elle n'en fut pas moins une lutte longue, lucide, héroïque contre les souffrances du corps et de l'âme, d'une âme qui savait, dès sa jeunesse, être « physiologiquement atteinte ». Cette lutte qu'il dut sans doute soutenir à tous les instants fait de son écriture « cette écorce de mots qui tombe [1] », écorce/écriture arrachée

Extrait de la publication

au vif d'un corps pensant. Contre la souffrance, la drogue fut pour lui le recours désespéré et haï; nul ne perçut plus intensément l'accélération qu'elle provoquait dans l'effondrement de son être.

L'extraordinaire aventure que fut en 1937 le voyage en Irlande, où il voulut rapporter à ceux qu'elle devait protéger, la Canne de saint Patrick, se termina par son arrestation et son internement. Sotteville-lès-Rouen, Sainte-Anne et Ville-Évrard en furent les étapes avant que l'amitié conjuguée de Robert Desnos et du docteur Gaston Ferdière, alors directeur de l'Asile psychiatrique de Rodez, ne réussît en février 1943 à amener le poète Antonin Artaud en un lieu plus humain.

Si Rodez échappait aux plus dures contraintes de l'occupation nazie, c'était tout de même l'asile. Le docteur Ferdière a dit ailleurs [1] les moyens qu'il eut à employer pour sortir son malade du gouffre physiologique et mental où il était tombé, compte tenu de ce qu'offraient les circonstances et la médecine de l'époque. Par-dessus tout, à Rodez, il y avait l'amitié et la compréhension, plus encore : le dévouement.

Que de fables ont longtemps circulé sur les noirs rapports de l'interné avec son médecin – et avec les siens! De tout cela les lettres d'Antonin Artaud publiées par la revue *La Tour de Feu,* reprises avec d'autres dans les *Œuvres complètes* [2], disent ce que lui-même en pensait. Les lettres au docteur Ferdière qu'on lira ici permettent d'y voir encore plus clair. Tout ne pouvait être idyllique tous les jours entre un homme qui refusait l'idée de la maladie et celui qui était bien décidé non à « redresser sa poésie », mais à le restituer dans ses pouvoirs d'homme et de poète. Dans une lettre du 24 octobre 1943, Artaud rétabli depuis peu dans sa fonction d'écrivain, angoissé par la perspective d'une nouvelle série d'électrochocs, se dit prêt à chasser de ses écrits ce qui reste de grossier, vif, violent, etc. Nous touchons vraisemblablement ici aux limites étroites de la clinique et de la critique. Là-dessus aussi le médecin a dit ce qu'il avait à dire.

Extrait de la publication

L'internement – il faut appeler les choses par leur nom – à Rodez dura trois années qui, ajoutées à celles qui avaient précédé en d'autres lieux, allaient faire bientôt neuf. Guéri ou pas – Artaud ne pouvait l'être totalement – l'air qu'on respire hors des asiles lui était dû. Un homme irrémédiablement affaibli pouvait-il être libre dans l'ambiance parisienne? Des amis anciens mais aussi nouveaux, la drogue prodiguée dans la clinique d'Ivry vont altérer la lumière que le malade de Rodez projetait sur son médecin. Le 23 mai 1946 au soir, celui-ci avait pris avec Antonin Artaud le train pour Paris. Écoutons Gaston Ferdière[1] : « Accoudés à la barre de cuivre, fumant cigarettes sur cigarettes, nous poursuivions une conversation amicale, pour ne pas dire affectueuse. Je sentais l'attachement profond d'Artaud, sa pleine confiance en moi et je sentais aussi son angoisse de l'avenir. » Le 8 juin, Artaud écrit au docteur Ferdière pour lui réclamer des manuscrits restés à Rodez. Le médecin reste le « cher ami » et il est prié de « croire en mes meilleurs sentiments ». Une lettre datée aussi de Paris le 12 janvier 1947 sera la dernière. Toute formule d'amitié, fût-elle conventionnelle, a disparu. Vient aussi le temps où Antonin, quelque peu « aidé », va suffoquer en son dernier naufrage.

Les lettres d'Antonin Artaud au docteur Ferdière que nous publions ici sont – à l'exception de trois d'entre elles[2] – inédites. Le lecteur retrouvera donc l'ensemble de cette correspondance que l'on pourrait intituler : « La Vie d'un Poète interné. » Aussi à l'aise dans la transcendance que puisse l'être un esprit, d'aussi haut qu'il veuille dominer le quotidien, il ne peut faire que l'homme vivant et souffrant n'ait ses exigences. Quels que soient les égards particuliers que l'on a pour lui, Artaud supporte mal les contraintes, celles qui sont liées à son état, celles qu'impose la cohabitation avec d'autres malades. Le docteur Ferdière, en qui il sait trouver un esprit fraternel, digne d'être amené à la hauteur de ses spéculations, est aussi le maître de tout traitement, celui qui détient la clef de certaines privations. Par les voies

de la spiritualité, Artaud glisse au besoin sa revendication pratique. Les effusions sont belles, chaleureuses jusqu'à la jalousie dans l'exigence d'amitié; elles n'excluent cependant pas les petits calculs et les ruses. Quoi de plus naturel?

Et puis Antonin Artaud a tout de même des droits. « Tous les saints étaient sur terre des êtres singuliers. » Leur chance fut de n'avoir pas rencontré un psychiatre sur le terrible chemin de leur existence. Si les saints furent des êtres singuliers, pour moi Antonin Nalpas (Artaud), qui suis de ceux-ci, la proposition est évidemment réversible.

Les lettres écrites de Rodez avant le 17 septembre 1943 sont signées Antonin Nalpas[1]. Antonin Artaud est mort à Ville-Évrard en août 1939, « mort à la peine et de douleur », mort « pour avoir porté les péchés de tous les hommes ». Un autre homme nommé Antonin Nalpas s'était incarné dans son corps. Ce 17 septembre 1943 marque bien une renaissance. Artaud incité par le docteur Ferdière se remet à écrire (des « textes »). Il va entreprendre d'adapter un chapitre de *Through the Looking-Glass* de Lewis Carroll. L'abbé Julien, aumônier de l'hôpital, l'aide dans la traduction. Bientôt il dessinera.

Si le faux souvenir garde son amplitude délirante dans cette lettre du 17 septembre, où l'homme retrouvé déroule son curriculum vitae, on y sent cependant une reprise d'équilibre et d'assurance minutieuse dans l'exposé des faits positifs. Notons cependant qu'à aucun moment Artaud ne cessa, dans ses lettres, d'utiliser les mots pour ce qu'il *voulait* rigoureusement leur faire dire. Le créateur qu'il a toujours été perçoit le vide en son besoin d'activité. La littérature c'est bien, mais il s'offre à des travaux pour l'hôpital, il veut se montrer « utile ». Autre besoin, c'est la nourriture. Le docteur Ferdière fait ce qu'il peut et probablement plus. Mais, pour qui garde au ventre le souvenir des années d'occupation, comment n'être pas touché par la petite énumération des carences dont souffre un malheureux bien empêché de toute débrouillardise?

Extrait de la publication

Le très chrétien François Mauriac ayant ouvert le numéro 63/64 de *La Tour de Feu* eut du mal à revenir de son étonnement. Antonin Artaud, ce fulminant blasphémateur, avait pu retourner ses feux pour la défense de Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. « J'ai lu de la première à la dernière ligne *La Tour de Feu* », écrivit Mauriac dès le lendemain dans son « Bloc-notes » de *L'Express*. Les explications socio-psycho-physiologiques – souvent fondées sur l'orientation politique ou métaphysique de chaque auteur – n'ont pas manqué à propos du passage, ou plutôt de l'aller-et-retour d'Artaud : athéisme – foi religieuse – athéisme. On simplifie, car une approche chrétienne s'était fait jour en 1927, après la rupture avec le surréalisme[1]. Il est surprenant de lire qu' « une religiosité de mauvais aloi [était] la conséquence des électrochocs qu'il avait subis[2] ». Artaud se confessa et communia à Dublin quatre ans avant les électrochocs du docteur Ferdière. Confession-communion et électrochoc sont-ils du même ordre? La question vaut alors d'être posée. « De mauvais aloi », certes elle l'était cette religiosité, si l'on prend pour titre légal le catholicisme apostolique et romain. S'il communiait, s'il allait se prosterner sur les dalles de la cathédrale de Rodez[3], Artaud ne cessa jamais, de par les exigences de sa morale et de sa foi, de vitupérer les prêtres. Il porta toute sa vie en lui la plus ardente croyance au gouvernement du monde par des forces cachées. Il nous apparaît comme un familier des grands illuminés : des mystiques chrétiens autant que des ésotéristes. La connaissance qu'il a des uns et des autres est antérieure à sa venue à Rodez. Ce qui voudrait dire que la frontière entre la religion et les croyances qu'elle réprouve est par Antonin Artaud aussi facilement franchie qu'elle le fut en 1936 par les prêtres Tarahumaras s'agenouillant devant la face du Christ qu'on leur montrait, comme si elle eût personnifié l'Esprit auquel ils obéissaient. Henri Gouhier parle avec raison des « brusques oscillations de l'âme inquiète d'Artaud[4] ».

Extrait de la publication

Chaque fois, c'est la totalité d'un être qui se trouve engagée.

Parmi les manuscrits d'Antonin Artaud appartenant au docteur Ferdière, l'un d'eux correspond à *L'Arve et l'Aume* (adaptation française du chapitre VI de *Through the Looking-Glass* de Lewis Carroll), texte publié pour la première fois dans le numéro 12 de *L'Arbalète* au printemps de 1947 et repris dans les *Œuvres complètes* [1]. Le premier feuillet manque à ce manuscrit qui comportait quinze pages; mais si le texte ne figure pas dans ce volume, c'est surtout parce que celui que l'on a déjà imprimé en diffère peu – encore que les quelques variantes apportées montrent un intérêt accru de l'auteur pour les jeux du langage. Exemple : « La question est de savoir, dit Alice, si vous avez le pouvoir de faire dire aux mots tant de choses différentes » devient trois ans plus tard : « La question est de savoir... tant de choses équidistantes, multiples et bourriglumpies de variantes infinies. »

J'ai dit : trois ans plus tard. C'est ce temps-là, au moins, qui sépare les deux versions. Artaud reçut *Through the Looking-Glass* des mains de Frédéric Delanglade entre le 20 et le 25 septembre 1943. Il était impatient de se mettre au travail. La lettre du 25 septembre et la précédente contredisent la thèse de Paule Thévenin selon laquelle il y fut contraint par le docteur Ferdière [2]. Que ses sentiments à l'égard de Lewis Carroll fussent mêlés ou successivement opposés, cela est certain. La contradiction est normale chez un individu – c'est elle qui signale en lui la persistance d'un équilibre mental. Il se mit à travailler sur le chapitre choisi, probablement dès qu'il eut reçu de l'abbé Julien l'aide qui lui était nécessaire pour une bonne traduction [3].

Sous le titre *Variations à propos d'un thème,* d'après Lewis Carroll [4], un commentaire d'Artaud précède ce qu'il appelle une « adaptation-variation du thème d'un poème ». Je n'en puis localiser la source dans l'œuvre versifiée de l'auteur d'*Alice.* Avançons l'idée d'une synthèse plutôt que celle de canular dont le sérieux de l'introduction nous écarte. Dans

Extrait de la publication

ce poème « adapté », la pensée d'Artaud se développe en deux registres différents; d'abord deux strophes très réfléchies, bien que sans lien (apparent) de l'une à l'autre, puis les deux dernières qui laissent libre cours à l'imagination fantasque. Mais l'allégresse désinvolte propre à l'auteur supposé du thème est absente de ces quatre strophes. On pourrait les prendre pour une traduction quelconque des vers de Lewis Carroll (comment faire passer d'une langue à l'autre le *nonsense* jailli d'une rime aussi parfaite qu'inattendue?). Artaud a d'autres raisons de s'attarder sur le révérend anglais. Les trois pages de prose sont explicites quant à ses sentiments – au moins en cet instant. Sans doute *L'Arve et l'Aume* était-il devenu à sa parution « tentative antigrammaticale contre Lewis Carroll ». Le *contre* est ici étroite proximité. Comme Antonin le sent proche cet « émeutier né de la perception et du langage », acharné à trouver la vérité de son moi dans un monde tellement différent de celui-ci que les choses vont jusqu'à y inverser leur visage et les mots leur sens! C'est redoutablement que l'écrit fond devant le non-écrit.

Le Rite du Peyotl chez les Tarahumaras fut écrit à Rodez en décembre 1943. Le texte, auquel Artaud fit des corrections qui visaient surtout à le « débarrasser de toute imprégnation chrétienne[1] » parut pour la première fois en mai 1947, dans le numéro 12 de la revue *L'Arbalète*. Son éditeur, Marc Barbezat, l'inséra avec de légères variantes dans un volume intitulé *Les Tarahumaras,* en novembre 1955[2]. C'est cette dernière version que reprend le tome IX des *Œuvres complètes*. Le manuscrit original comporte 39 pages 21 × 27 écrites à l'encre. L'auteur répéta au travers du dos de la dernière page : « Pour le docteur Ferdière de la part d'Antonin Artaud. » Comparés à ce texte manuscrit, ceux qui furent imprimés font apparaître non seulement des corrections, mais des ajouts et des suppressions dont quelques-unes portent sur des pages entières. A l'intention de qui voudrait se livrer à un travail critique intégral, nous devrions reproduire le manuscrit dans sa totalité. Son ensemble demeurant dans

Extrait de la publication

les *Œuvres complètes,* cela nous amènerait à publier quantité de pages déjà connues. Le lecteur trouvera ici les passages auxquels Artaud, après son départ de Rodez, apporta les changements les plus significatifs – ou décida de supprimer, conformément à sa nouvelle orientation métaphysique et à ses dispositions autres tant envers le docteur Ferdière qu'envers sa propre famille.

Une lettre à Jean Paulhan du 26 mars 1945[1] montre que *Les Mères à l'étable* fut rédigé au moins quelque trois semaines auparavant. Le thème qui s'y développe au cours d'un rêve était esquissé dans la lettre écrite vers le 9 mars au docteur Ferdière. Nous le retrouverons dans *Antigone chez les Français.* L'angoisse ancienne, l'angoisse de toujours pour Antonin Artaud, c'est la difficulté qu'éprouve l'être à se saisir de sa pensée authentique, la difficulté d'être celui que je suis, eût-il pu dire – s'il ne l'a pas dit. Car la réalité vraie de l'être coïncide avec cette pensée qui échappe si profondément aux conditionnements extérieurs et aux interdits qu'elle se dérobe à son propre regard. C'est pour cette quête intérieure de soi qu'Artaud a cru devoir rejoindre le surréalisme, qu'il s'est cru quelque temps surréaliste.

Au départ des *Mères,* il y a ce « étais-je un homme ou un animal? » qui n'est pas sans faire tinter à nos oreilles le « suis-je Amour ou Phébus? » d'un autre « desdichado ». L'écho ne peut surprendre quand on sait le sentiment qu'Artaud nourrissait pour Nerval, frère hallucinaire, anxieux lui aussi de trouver sa vérité par les chemins mystérieux qui serpentent entre la religion et l'ésotérisme. Sa poitrine « expectorait » tout naturellement les « incroyables musiques[2] » qui rythment *Les Chimères.* Et si Nerval ne protège sa mère Amalécyte que pour s'assurer contre son emprise, de même Artaud, dans une tension vers l' « Inaccessible Infini des Survies », aspire à se délivrer de la terre utérine. Nous n'en sommes pas encore à la violente exécration du père-mère d'Artaud le Mômo; la véhémence viendra dans l'arrachement total et définitif du corps. La pensée chemine ici au gré des

Extrait de la publication

retours et contradictions du rêve. Le dialogue intérieur obéit à des pulsions que saisit cependant la conscience, voire que contrôle la raison. Antonin Artaud a depuis longtemps *dépassé* le surréalisme, si toutefois il a vraiment *passé par*. Disons qu'il fut, à un moment de sa vie, le compagnon d'un groupe avec lequel il avait cru pouvoir « révolutionner la pensée dans le sens de l'absolu[1] ».

Antigone chez les Français est sans repère dans ce que l'on a jusqu'ici publié d'Antonin Artaud. Aucune lettre n'y faisait allusion. On peut dater ce texte des jours qui suivent celle qu'il dut écrire au docteur Ferdière vers le 9 mars 1945. Son écriture, assez variable selon les périodes, parfois selon les jours, reste ici la même. Il s'y servit de la même encre et de la même plume épaisse et souple. L'indice est important quand on peut voir la diversité des instruments – souvent le crayon – dont il usait à Rodez. Les quatre pages 30 × 20 sont d'une graphie régulière qui ne présente pas de difficulté de lecture. Nous serions donc, avec ce texte, dans une phase de plénitude physique et d'apaisement mental que confirme le style. La sourde révolte qui grondait en chaque paragraphe des *Mères à l'étable* s'épanouit ici en un lyrisme mystique.

Dans la lettre, Artaud déclare qu'il pense à un livre sur le moi et l'infini. Le rêve des Mères en était déjà le prélude. Mais ce qu'il avait esquissé dans la lettre prend avec *Antigone* forme poétique. La conscience des hommes est martyrisée. Elle subit une telle intrusion des choses qu'elle ne parvient plus à distinguer son moi véritable; la bataille entre le moi et le non-moi est perpétuelle et douloureuse. Nous savons, nous, que le « suprême combat interne » mené par Artaud aura duré toute une vie. Comme il l'écrivait à Jacques Rivière vingt ans auparavant, il s'agit encore et toujours d'abolir « la distance qui me sépare de moi ». Mais l'infini qui délivrera le moi prisonnier de son corps et des choses ne se confond-il pas dans l'âme de l'interné de 1945 avec la liberté à laquelle il aspire chaque jour plus douloureusement?

Projetons-nous un instant sur la dernière œuvre d'Antonin Artaud : *Pour en finir avec le jugement de dieu.* La bataille contre les démons qui s'appellent maintenant dieu (sans majuscule afin d'ôter à Dieu une majesté usurpée) et ses serviteurs se livre dans une véhémence désespérée. La quête de la conscience tourne au défi jeté par la souffrance du corps. Nous sommes loin d'*Antigone* mais nous restons les témoins d'un même effort de dépassement. C'est au corps qu'appartient en fin de compte la prééminence. Pas d'esprit, pas de moi sans mon corps. Toute pureté est inséparable de l'abjection même de ce corps qu'Artaud sent près de l'abandonner. « Recherche de la Fécalité »? De savoir, nous, *après,* que le mal intestinal emportera le poète peut nous aider à déceler sa signification pathétique à la fulgurance d'une œuvre dernière.

Mais revenons à *Antigone chez les Français.* Ces Français qui donnèrent leur vie au cours de l'histoire sont morts « pour surmonter leurs corps » et aussi rejeter les corps étrangers à leur territoire. Ils sont le peuple élu. Antigone, personnification du moi héroïque, elle qui au prix de sa vie donna une sépulture au corps de son frère, leur restituera le corps authentique inséparable de leur âme. Les images qui portent le tourment intime d'Artaud prennent un tour inattendu. Nous assistons à l'unique manifestation cocardière à laquelle il se sera jamais livré. L'air du temps a traversé les murs de l'asile, Artaud l'a respiré. Depuis l'été 1944 tous les Français, voire les plus « attentistes » au cours des quatre ans d'occupation, sentaient vibrer en eux des patriotes vainqueurs. Pourquoi Artaud n'aurait-il pas lui aussi oublié qu'il avait, moins de deux ans plus tôt, sollicité son « très cher ami » Pierre Laval, qu'il avait même dédicacé à Hitler un exemplaire de ses *Nouvelles Révélations de l'Être?* Si quelqu'un mérite d'être absous, c'est bien le reclus qui n'avait ni les informations suffisantes de l'extérieur, ni surtout les dispositions intérieures pour ouvrir sa réflexion aux analyses politiques.

Extrait de la publication

ANTONIN ARTAUD

Lettres au docteur Ferdière (1943-1946) et autres textes inédits *suivis de* Six lettres à Marie Dubuc (1935-1937)

Préface du docteur Gaston Ferdière
Présentation et notes de Pierre Chaleix

Investi de ce qu'il croyait être sa mission, Antonin Artaud s'en fut, en 1937, rapporter la canne de saint Patrick aux Irlandais. Arrêté à Dublin, ramené au Havre, on l'enferme. Pendant neuf ans il ne connaîtra plus que la face du dedans des murs asilaires. En 1940, quand survient l'Occupation, il est à Ville-Evrard. À la souffrance de son internement, s'ajoutent pour le poète la faim, le dénuement.

Les efforts conjugués du fidèle Robert Desnos et de son ami Gaston Ferdière, qui dirige en « zone non occupée » l'asile de Rodez, réussissent à faire passer Artaud en un lieu où, à défaut de liberté, il trouvera, avec l'amitié, des soins attentifs jusqu'au dévouement. Nous sommes en février 1943. Jusqu'à sa sortie, en 1946, Artaud écrira à son médecin, qu'il voit cependant chaque matin, près de cinquante lettres. La reconnaissance et l'affection jalouse côtoyant la revendication – si ce n'est l'aigreur, certains jours – projettent sur cet ensemble le reflet incomparablement vrai de la vie du poète interné. Il y a plus : dans ces lettres s'exprime une foi chrétienne, sinon romainement orthodoxe du moins passionnée jusqu'au mysticisme.

9 782070 737789

94-II A 73778 ISBN 978-2-07-073778-9

Extrait de la publication